

Basilique Notre-Dame, Fribourg – 13 juin 2007
1ère Corinthiens 11, 23-26 ; Luc 9,11b-17

Chers frères et soeurs, chères adoratrices et chers adorateurs,

Les deux lectures que nous venons d'entendre et qui reprennent celles du jour de la Fête-Dieu, comportent toutes les deux à leur manière une dimension clairement eucharistique, même si, en ce qui concerne l'Évangile, le lien paraît moins immédiat. Dans les deux cas, ce qui est remarquable également est le fait qu'elles suggèrent de façon implicite un culte rendu à l'Eucharistie – plus exactement à la Personne du Christ dans l'Eucharistie – au-delà du rite circonstanciel de la célébration de ce sacrement ou, comme nous le disons plus communément, un culte rendu "en dehors de la messe".

Avec le passage de la 1ère Lettre aux Corinthiens, nous détenons le récit le plus ancien – c'est-à-dire chronologiquement le plus proche de l'événement et donc particulièrement précieux à ce titre – de l'institution de l'Eucharistie. Sa sobriété même le confirme et son économie de mots permet à l'Apôtre de centrer notre attention sur le strict nécessaire. Saint Paul s'autorise même un raccourci audacieux lorsqu'il résume toute l'action salvatrice du Seigneur par deux verbes : "nous rappelons sa mort jusqu'à ce qu'Il vienne" ; autrement dit : Il est mort et Il va revenir, allusion claire à son retour dans la gloire à la fin des temps. L'Apôtre semble emporté avec une telle vivacité par l'élan du salut qu'il en oublie de mentionner qu'après la mort a eu lieu la Résurrection le troisième jour – fondement de notre foi – puis l'Ascension et enfin le don de l'Esprit à l'Église le jour de la Pentecôte. Voilà bien une note paulinienne typique qui inscrit le mystère de l'Eucharistie dans un dynamisme irrépressible ! Car, en effet, l'Eucharistie est par excellence le sacrement des vivants, de ceux qui sont tendus vers la Patrie et qui n'ont qu'une hâte, celle de se mettre en route, ce qui sous-entend immédiatement une réalité importante : le déploiement d'un chemin à travers le temps.

C'est précisément ici que s'insère l'adoration, ainsi que l'évoquent discrètement, mais non moins clairement, les termes utilisés par saint Paul. Par deux fois en effet, il emploie la mention expressive "chaque fois que", qui souligne l'idée d'une fréquentation du Mystère, d'une reprise de quelque chose qui est non pas nouveau en sa nature, mais qui a besoin d'être ré-approprié de notre part. Voilà donc posée l'adoration à l'intérieur d'un temps mis à part pour se laisser pénétrer et transformer par la Présence aimante du Seigneur qui nous attend et nous accueille.

Nous le sentons bien, accomplir cette démarche est un choix de notre liberté, il implique pour nous de décider de vraiment interrompre notre activité, aussi noble soit-elle. Elle répond en fait à une exigence de cohérence : nous nous disons disciples du Christ – "chrétiens" – mais voulons-nous l'être en vérité ? Voulons-nous, oui ou non, que le Christ occupe le centre de notre vie ? En ce domaine, il en va comme de toute amitié vraie : on y consacre du temps, on se plie en quatre pour retrouver l'ami, pour le fréquenter avec assiduité, échanger avec lui par le dialogue, par la présence, par le regard, par le silence, bref par tout ce qui construit au fur et à mesure une fidélité qui comble le cœur car elle

est partage d'intimité... en l'occurrence d'une intimité avec Dieu Lui-même car telle est bien la dignité qu'Il nous reconnaît ! Oui, nous sommes les amis de Dieu car Lui est en premier notre Ami... les mots manquent face à une réalité aussi lumineuse !

Or, pour qu'un tel don prenne corps, nous devons consentir à une chose, une seule, mais elle est capitale : décider de nous arrêter. Nous arrêter pour Le contempler, sans nous laisser impressionner par la couleur de nos états d'âme changeants. Cette attitude recèle un secret de première importance car c'est celui par lequel s'est opéré le salut des hommes. N'est-ce pas en effet précisément à l'heure où Jésus demeure immobile et totalement offert sur la Croix, et donc apparemment le plus *passif*, le plus "inutile", qu'Il sauve le monde ? En nous tenant en adoration devant Lui, non seulement nous sommes bénéficiaires de cette grâce, mais nous devenons en quelque sorte participants de ce Mystère... une fois touchés par cette découverte, la prétendue "efficacité" de notre activité fébrile fait vraiment pâle figure... quelle est donc grande la leçon de vie à tirer du dépouillement expérimenté dans l'adoration !

Pour en venir à l'Évangile, nous pouvons être surpris du choix de ce texte au premier abord. N'aurait-il pas été plus approprié de proposer à notre méditation le récit de l'institution de l'Eucharistie ou bien le grand chapitre 6 de saint Jean qui nous introduit à la théologie profonde de ce Mystère ? En réalité, cet épisode de saint Luc sur la multiplication des pains a beaucoup à nous dire sans nous faire quitter notre sujet. Il est d'ailleurs intéressant de noter que c'est précisément à la suite de la multiplication des pains que l'Évangile de Jean nous livre toute la portée eucharistique de l'événement. Il est donc parfaitement légitime d'envisager un tel miracle dans une lecture délibérément eucharistique.

La première constatation que nous pouvons en tirer a trait à l'effarante pauvreté des moyens : "cinq pains et deux poissons" – quantité dérisoire et nourriture somme toute banale pour les habitants de la région – servant à nourrir une foule de "cinq mille hommes", sans compter les femmes et les enfants qui les accompagnaient ! Complète disproportion donc... comme il en va de l'Eucharistie : une parcelle de pain et quelques gouttes de vin changés en Corps et Sang du Christ... de Dieu ! Mais pauvreté des moyens également quant aux acteurs. Jésus semble prendre plaisir à provoquer ses apôtres en les plaçant devant un défi impossible à relever humainement : "donnez-leur vous-mêmes à manger" ! Eh bien, il faut bien avouer que rien n'a changé depuis deux mille ans sur ce point : c'est toujours à des hommes pauvres et démunis, marqués par le péché comme leurs semblables, que Dieu confie par son Église ce pouvoir miraculeux de Le rendre présent dans son Sacrement !

Quand nous transposons cette disproportion à l'acte d'adorer, nous sommes obligés d'admettre que, selon ce qu'avait déjà découvert le psalmiste, notre Dieu est un "Dieu proche" (Ps. 33, 19 ; 118, 151 ; 144, 18 ; cf. Deutéronome 4, 7) : jamais nous ne pourrions Lui faire grief d'être absent de ce monde – même s'il est vrai qu'Il n'est atteignable que dans la foi – alors qu'Il se met littéralement à notre merci, plus démunis et plus vulnérable encore que ceux par qui et pour qui Il se rend présent et se fait nourriture !

A certaines heures, nous pouvons en éprouver un véritable vertige et il me semble que c'est précisément là que nous entrevoyons le mieux cette délicatesse de Dieu dont la proximité bouleversante se fait appel et emplit le coeur de joie... comment ne pas totalement placer sa confiance en un tel Dieu qui, inlassablement, se donne en si grand abandon de Lui-même parce que – envers et contre tout – Il continue de croire et d'espérer en l'homme !

Si nous poursuivons notre lecture eucharistique, ce texte est également frappant parce que, sans le dire explicitement, il fait tout de même allusion à une pratique qui s'est immédiatement imposée à la communauté chrétienne naissante : celle de "ramasser les morceaux", comme il nous l'est raconté, c'est-à-dire l'action de "garder les restes" conservés d'abord afin d'éviter tout gaspillage... et c'est précisément ici que la porte de l'adoration s'entrouvre ! En effet, on peut facilement présumer qu'après ce miracle, ces restes n'avaient pas tout bonnement été récoltés pour le simple plaisir de laisser les lieux propres et en bon ordre ! Non, leur première destination était évidemment de pouvoir servir à une distribution future. Or, en ce qui concerne l'Eucharistie, on sait très bien historiquement qu'il en fut ainsi très tôt dans l'Église : ce qui n'avait pas été consommé lors de la célébration était recueilli dans un endroit digne et conservé pour être porté notamment aux malades ou à ceux qui n'avaient pu se joindre à la communauté. C'est ainsi que, assez naturellement, s'imposa progressivement, en Occident du moins, un culte d'adoration spécifique destiné à entourer le Sacrement de toute la dignité qui lui revenait : au fil des siècles, la pratique de l'adoration allait se déployer en s'amplifiant !

Chers adoratrices et adorateurs, bienheureux êtes-vous de persévérer dans ce sillage privilégié ! Vous le savez, l'Église a mainte fois encouragé cette pratique... souvenez-vous : après que la foule fût rassasiée, "douze paniers" de morceaux furent ramassés, "douze" comme les douze apôtres, piliers de l'Église et, pas plus tard que le 7 juin dernier, notre pape Benoît XVI, successeur de l'apôtre saint Pierre sur le siège de Rome, nous exhortait par ces mots que je vous livre en guise de conclusion : "Je voudrais (...) recommander vivement la pratique de l'adoration eucharistique aux pasteurs et à tous les fidèles (...) [car] elle prolonge et intensifie ce qui s'est produit lors de la célébration liturgique et permet un accueil véritable et profond du Christ" (*Angelus* de la Fête-Dieu, 7 juin 2007).